JO11324

L'Égalité
DE ROUBAIX-TOURCOING

8 PAGES — 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE, N° 4.02 — N° 22.81 ; A ROUBAIX N. 3.28 ; A LENS . . N. 0.52

ABONNEMENTS — 3 mois, 6 mois, 1 an
Nord et départements limitrophes . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Dimanche 1er Janvier 1911

DÉPÔT LÉGAL Nord 19 1911

Une NOUVELLE VICTIME de L'AVIATION. - JOHN MOISANT SE TUE en AMERIQUE

La Grâce de DURAND : Sa peine est commuée en 7 ans de réclusion

A nos amis, à nos lecteurs,
NOS MEILLEURS SOUHAITS POUR 1911

Nos Bureaux et nos Ateliers étant fermés à l'occasion du premier jour de l'An, notre Journal ne paraîtra pas demain lundi, 2 Janvier.

Comptes de... Fin d'Année

N'ayez pas peur ! Je ne vais pas me mettre à vous énumérer toutes les vilaines choses que nous avons vues cette année-ci, cette défunte année qui s'en va *retrouver les vieilles lunes*. Je ne vous reparlerai pas non plus des joies vécues en 1910, car les vraies joies sont celles qu'on éprouve dans l'intimité de sa vie, — les miennes ne vous intéressent pas ; les vôtres *ne me sont pas connues*, — et puis reparler des belles heures mortes, c'est remuer de la cendre, c'est se souvenir que des bonnes choses douces sont déjà du Passé, de l'Antrefois qui se rouille ou s'efface et ce n'est drôle, n'est-ce pas ?

J'ai intitulé ceci Comptes de... fin d'année pour abuser une dernière fois en 1910 de l'amabilité avec laquelle vous avez bien voulu jeter un coup d'œil sur les Comptes du Lundi. Comme le Bon Dieu des journalistes fait ce miracle qu'il n'y a pas de Lundi pour nous autres, cette Semaine de l'An, je veux vous raconter une histoire tout de même avant d'avoir peut-être un cheveu en moins et que vos jolis petits poupons aient un cheveu en plus...

Je reviens de l'autre côté de l'eau et c'est quelques croquis de la fin d'année d'Outre-Manche pour un journaliste français que je vous tracerai ici.

⁂

« Le Christmas anglais, vous allez voir ça ! Toute l'Angleterre est sens dessus-dessous ! Ah ! c'est une fête inoubliable dans ce pays-là ! »

On m'avait si bien dit cela que j'arrivais à Manchester avec l'impression que tout en accomplissant les devoirs de ma profession qui m'appelaient là-bas, j'allais vivre au milieu d'une bombance effrénée et des éclats de rire de tout un peuple.

Le samedi 24 décembre, Manchester était en rumeur. Dès que la nuit était venue, la cité du coton avait oublié la tristesse coutumière de ses longues rues sombres bornées à droite et à gauche de palais crasseux du commerce où à tous les étages on ne lit que : « X and Y... Cotton Mill », « Y and Z and C° Cotton Mill »... « Cotton Mill »... « Cotton Mill »... « Cotton Mill »... et cela durant des kilomètres. *Ces manufactures de coton tissent à la ville tout entière un bonnet dudit tissu où le visiteur en voyage a toute aise pour s'assoupir d'ennui.*

Mais cette veille nocturne de Noël des éclairs de *lumière surgissaient de partout*. Les magasins rutilaient de clartés. Les joyaux ruisselaient aux devantures. Les cars, *les cabs semblaient aller plus vite* encore dans une hâte joyeuse en dépit du peuple immense descendu dans la rue.

Sur le pas des portes des boutiques, des « aboyeurs » annonçaient *à tue-tête* les prix les plus avantageux, les occasions les plus sensationnelles ! Des racoleurs en chapeau *haut de forme* et en redingote venaient vous prendre par les sentiments pour vous engager à entrer dans les magasins. Les cris des marchands de chansons de Christmas, des éditions spéciales des journaux, des vendeurs de violettes, de roses, de gui, des camelots déballant les jouets les plus invraisemblables, les « *farces* » les plus inattendues, des cireurs de bottines, des débitants d'orviétan et de drogues à faire repousser les cheveux et à nettoyer l'argenterie, etc., tous ces cris montaient de la foule des trois ou quatre cent mille personnes qui circulaient dans une seule rue.

Devant les marchands d'oies et de dindes on se battait quasiment pour avoir les plus belles volailles. Les ventres indécents de celles-ci formaient une nouvelle façade de chair blanche aux maisons des commerçants d'occasion installés provisoirement pour ce négoce de ripaille dans les rues les plus passantes. Et l'on voyait des couples s'en aller à chaque seconde avec, *sous le bras*, un gros paquet dont pendait un long cou frémissant...

Ces « *girls* » anglaises que vous payez si cher pour voir gigoter dans les théâtres de notre pays, il était donné d'en voir de toutes pareilles bandes dansant et chantant sur la chaussée. Elles secouaient leurs faces trop roses sous l'or massif des chevelures avec des rires qui trillaient dans leurs chansons. Leurs bas noirs bien tirés sur des jambes nerveuses de filles sportives frémissaient de danses promptes.

Tout le monde riait. Les garçons tiraient çà et là dans des ruelles obscures des pétards aux pluies vertes et roses de feu. A minuit c'était à peine si le silence avait repris ses droits et si les boutiques consentaient à fermer leurs yeux tentateurs.

Je m'en allais coucher sur cette impression que vraiment Christmas était une bien vivante façon de finir l'année et que l'on ne m'avait pas trompé sur l'animation qui secoue en ces derniers jours de décembre le flegme « grandement britannique. »

Mais le lendemain, autre chanson !

Les rues vides et mornes avaient l'air d'être prêtes pour un deuil national. A l'heure des offices, aux temples protestants, on voyait quelque monde dans les rues vite désertées. De rares tramways transportaient de plus rares voyageurs encore.

Affamé par de longues courses, je cherchais un restaurant. Je trouvais porte close. Ailleurs, porte close encore. Plus loin, porte de bois. Autre part porte de fer !

Une cigarette au moins aurait coupé la faim, permis d'attendre. Pas de magasins de tabacs ouverts plus que pour d'autres articles. Porte de bois ! porte de fer partout !

La moitié des trains ne partaient plus. Les journaux ne paraissaient pas. Les « cabs » se reposaient.

Le lundi à peu de chose près ce fut la même aventure du voyageur qui se promène dans une ville morte. Le mardi, troisième édition, à peine revue et à peine corrigée !

Dans mon hôtel, que les voyageurs avertis ne fréquentaient guère à cette saison de l'année, je retrouvais le vide partout encore, mais au moins, on consentit à me donner à manger ! J'avais été mis au courant de cette piquante coutume anglaise qui veut que les jours de Christmas, on embrasse les dames passant sous les bouquets de gui suspendus aux lustres des demeures. En me réfugiant dans le salon de l'Hôtel pour y pleurer ma détresse devant les chenets du grand feu, je trouvai une vieille miss aux roussâtres cheveux, qui feuilletait avec beaucoup d'attention des « magazines », comme par hasard, sous le lustre égayé de gui.

Par discrétion, j'ai fait demi-tour !...

⁂

Cela prouve, voyez-vous, qu'on n'est encore bien que dans son pays et que toutes les coutumes ne sont bonnes que pour ceux qui les ont créées. Un certain snobisme cherche à emprunter à d'autres pays des mœurs dont nous avons des équivalents aussi intéressants. Des anglais m'ont dit : « Ah ! le Réveillon français ! Ah ! Le jour de l'An à Paris ! voilà de bien belles choses ! » Je suis sûr que ces braves gens regretteraient leur « home » au bout de quelques heures et ne comprendraient pas ce que nous aimons.

Tout ceci pour finir par dire que, sur terre, nous avons tous de quoi faire notre petit bonheur si nous savons profiter de ce que nous avons, sans ambitionner toujours d'avoir la part du voisin ! Et sur ces paroles dignes de Zarathoustra-le-sage, finissons gaiement l'année et commencez-en le plus heureusement une autre !

WILL.

Hier & Aujourd'hui

LE DENIER DU CULTE

Les affaires de l'Eglise de France ne vont pas bien. La faiblesse de nos évêques qui n'ont pas su résister *aux injonctions inconsidérées* du Vatican, l'ont mise fort mal en point. La période des allocations, payées aux *prêtres*, prend fin ; seules les contributions volontaires des catholiques, devront désormais subvenir à tous les besoins du culte. Le zèle des croyants ne paraît pas extrême et le grand journal catholique « *l'Univers* », pousse le cri d'alarme.

Si, écrit « l'Univers » tous les contribuables catholiques, s'étaient rendu compte de leur devoir et s'ils s'étaient fait un cas de conscience de le remplir, la recette du denier du culte aurait dû être sensiblement plus abondante, cette année, dans toutes les paroisses, dans tous les diocèses.

Cependant, continue la feuille catholique, à en juger d'après certaines statistiques et des *doléances venues de divers côtés*, il y aurait eu plutôt diminution. Déjà, les années précédentes, *le zèle avait été en se ralentissant*. Avec le temps, on se relâche facilement de ce qui n'apparaît pas comme un *devoir formel*... Un relâchement du denier du culte serait fatal. Il ne suffit déjà pas, partout, tant s'en faut, aux *besoins actuels. Dans certains diocèses*, les curés en sont réduits à la portion congrue de 300 ou 400 francs. *Impossible* pour eux de vivre avec une si maigre prébende ; plusieurs sont obligés de travailler de leurs mains, d'exercer un métier.

Il n'y a rien à ajouter à de pareils aveux, *mais l'on peut bien prédire*, qu'il restera sans écho, le pressant appel de « l'Univers » qui *supplie les catholiques de verser au moins*, pour chaque commune, dans la caisse diocésaine, les sommes dont les a fait bénéficier la séparation des Eglises et de l'Etat, sous forme de réduction d'impôts et dont bénéficient surtout, les habitants des campagnes.

Une correspondance adressée à l' « Etoile Belge », *observe que ce ne sont pas seulement* les recettes qui font défaut. Le recrutement du clergé n'est plus suffisant pour combler les vides, un grand nombre de communes sont déjà privées de curés. Les vocations ont disparu avec les traitements d'Etat, les honneurs et les avantages attachés à la fonction. Pas d'argent, pas de Suisse, disait-on jadis, écrit notre confrère ; pas de curés, pourrait-on dire à présent en France.

Oui, tous les appels, d'où qu'ils partent, seront vains ; les temps de Foi ne sont plus, puisque les catholiques ne se sont pas émus des menaces de privation de sacrements et de sépulture religieuse, que des évêques ont déjà formulées, dans l'espoir de stimuler, dans l'espoir de stimuler leur générosité.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

Le Suicide de l'Illustrissime Chevalier LUIGI GARIGLIANO

Le boarding-house était triste. Assis dans l'avancée du salon dont les trois fenêtres donnent sur l'Esplanade, nous regardions sur la rade de Saint-Aubin, tomber l'immense rideau de pluie, tissé de fin brouillard.

C'était une de ces pluies interminables, glacées, qui donnent aux intérieurs une tristesse londonnienne et froide en étendant sur toutes les choses des teintes grises et sales. Depuis le matin, elle tombait sans discontinuer, agaçante, grincheuse, sans cesse en querelle avec les vitres, qu'elle souffletait de ses rafales, en lutte avec les branches des platanes qu'elle enserrait dans l'écheveau mouillé de ses fils innombrables.

Une nuée de brume descendue de Rozet à travers les champs et les prairies de Jersey, jusqu'à l'amphithéâtre où Saint-Hilier s'étale, ajoutait sa morne tristesse à cette désolation.

Debout contre la fenêtre, Lamuroy tambourinait sur les vitres un accord fantaisiste pour accompagner la chanson monotone de la *pluie. Vainement, il avait à différentes reprises* essayé de secouer notre torpeur. Sa gaîté primesautière, son esprit de boulevardier se figeaient, glacés dans l'atmosphère lugubre de ce boarding-house où le spleen nous tenait à la gorge.

— Ah ! vous m'y reprendrez à vous suivre *dans ce sacré pays, fit Servigny en étouffant* un bâillement.

Affalés dans les vastes fauteuils de cuir du salon, pas un de nous n'eut le courage d'élever une protestation. D'autant plus que tous nous reconnaissions nos torts à l'égard de ce pauvre Servigny.

Que d'éloquence, que de ruses pour le décider à nous suivre à Jersey, où nous allions villégiaturer pendant un *mois ! Nous lui* avions tant vanté la splendeur des couchers de soleil, et tant décrit la douceur de vivre, en ce charmant pays, que Servigny, parisien endurci, qui jamais n'avait voulu passer la barrière des fortifs, avait cependant consenti à abandonner la Butte pour quelques jours.

Il est vrai que pour triompher de ses dernières résistances, Lamuroy avait célébré pour lui, sur tous les tons et sur tous les rythmes, le charme troublant des girls blondes, pudiques et passionnées à la fois, la sveltesse des girls, dont les yeux sont plus pervers, plus voluptueux en leur candeur ingénue que ceux des gitanes amoureuses ou des almées lascives.

Et Servigny était parti. Les premiers jours, il ne cessa de manifester sa joie à tous les échos. Jersey était l'île enchantée, le tabac brûlant dans les courtes pipes de bruyère avait une saveur délicieuse, et les girls, ah ! les girls !... Servigny était tout simplement amoureux, amoureux fou de cette délicieuse Daisy, qui était assurément la plus sentimentale, la plus blonde, la plus ingénue de toutes les girls. Elle s'était laissée prendre au bagout de Servigny, qui lui racontait ses farces d'atelier, et gravement lui annonçait qu'il allait exposer au Salon annuel du « Lapin Agile », et tant et si longtemps bavardait dans tous les coins avec son flirt, qu'il s'était à son tour laissé ensorceler par les yeux bleus de Daisy.

Sur la plage, ou au concert que la musique de l'East-Surrey donnait le soir dans Peopls' Park, Servigny et miss Daisy ébauchaient leur gracieuse idylle. C'était charmant, et ce fut délicieux jusqu'au jour où un brouillard épais comme il en passe souvent sur les îles anglo-normandes vint nous apporter sa tristesse et le spleen.

A vrai dire, le brouillard n'était point l'unique cause de cette désolation. Notre boarding-house avait été envahi en même temps par un professeur de marque, l'illustrissime chevalier Luigi Garigliano. Et de ce jour commencèrent les déboires de Servigny.

L'illustre chevalier n'était pas un personnage vulgaire. Ses aïeux avaient assisté, disait-il, au combat des Horaces et des Curiaces, sa fortune était incalculable. Lui voyageait pour son plaisir, pour achever un chef-d'œuvre que le directeur de l'« Argentina » devait monter, et que l'Italie tout entière attendait avec une impatience frémissante. Il avait tout vu, il connaissait tout, il savait tout. Mais il savait surtout roucouler des romances napolitaines en s'accompagnant de la guitare. Il avait une façon de chanter en regardant Daisy avec ses yeux de ruffian amoureux, qui exaspéraient Servigny.

Daisy ne résistait point au charme de ces mélopées langoureuses. Et comment résister à un homme qui paraissait si éperdument amoureux d'elle !

— Ze me tue, si vous ne m'aimez, ze me suicide, miss, ze me suicide. Jamais ze ne reverrai ma belle patrie et mes palais de marbre rose, si vous me repoussez.

Daisy ne le repoussait point. Elle ne pouvait véritablement acculer au suicide un si brave chevalier.

Ce jour de pluie et de tristesse avait encore augmenté la désolation de notre ami Servigny. *Daisy s'était éclipsée pour visiter*, en compagnie de son nouveau flirt, les magasins de *Saint-Hilier. Il fallait en finir* avec l'illustrissime chevalier.

Servigny s'énervait.

— Si cela continue, je le gifle et je le provoque en combat singulier, disait-il. On trouvera bien deux épées dans ce maudit pays.

— Mais non, mais non, dit Lamuroy. Laisse-moi faire. *Je me charge de « zuicider » ton* rival. Quel jour déguste-t-il son macaroni ?

— Demain.

— Eh bien ! demain, je te le jure, il disparaîtra pour toujours.

Le lendemain, c'était en effet un jour sacré entre tous. Luigi Garigliano, fidèle aux *traditions de son pays, préparait un macaroni* qu'il assaisonnait de fromage et d'épices, et qu'il était seul, d'ailleurs, à déguster.

Comment s'y prit Lamuroy pour corrompre Kate, la cuisinière du boarding-house, ou pour détourner son attention, nous ne le sûmes point.

Seulement le lendemain à midi, comme nous sortions de table, il nous entraîna sur la plage où Daisy et Garigliano nous avait précédés.

— Venez assister au triomphe de mon rival, dit Lamuroy à Servigny, viens...

Sur la grève, mollement bercés dans un rocking-chair, Daisy écoutait les propos galants de l'amoureux chevalier.

— *Ze me suiciderai, vous verrez, ze me suiciderai...*

Tout à coup, le visage de Garigliano exprima une douloureuse angoisse... Une sueur froide perla en gouttelettes sur son front.

— Ze me suiciderai...

Mais il n'acheva pas. En proie à une violente douleur, il voulut se lever, marcher...

Daisy, effrayée, le suivit...

— Non, mon ami, mon ami, ne vous tuez pas, attendez... Je verrai... Laissez-moi réfléchir...

Mais Luigi ne l'écoutait pas. A longues enjambées, il se hâtait le long de la grève, en proie à la douleur la plus poignante.

Daisy, affolée, courait après lui, le conjurait de ne point attenter à ses jours.

Finalement, le chevalier prit ses jambes à son cou, Daisy, tremblante de peur, appelait au secours et, éperdue, courait à son tour pour empêcher le suicide de son amoureux.

Mais quand, accourus à ses appels, nous arrivâmes derrière un rocher où le galant *chevalier s'était réfugié*, nous trouvâmes le malheureux Luigi Garigliano, effondré, courbé en deux par la purge que lui avait administrée Lamuroy, accroupi devant la mer immense...

Servigny ramena au boarding-house Daisy qui avait failli s'évanouir, et nous ne revîmes *plus l'illustre chevalier.*

Michel BORROSSI.

CHOSES ET AUTRES

DU NOUVEAU !

Théodore de Banville a parlé d'un brave homme dont le métier consistait à donner des couleurs à certains fruits, de manière qu'ils fissent meilleure figure sur les tables des grands restaurants. Je ne sais pas si cet artiste gagnerait encore sa vie aujourd'hui. En tout cas, il trouverait un excellent débouché s'il voulait travailler dans ce qu'on appelle depuis quelques jours le maquillage des fleurs.

Le progrès exige des rançons parfois exagérées. On n'aime plus beaucoup ce qui est trop naturel, et le temps n'est sans doute pas éloigné où l'on voudra que les violettes soient grosses comme des chrysanthèmes et les roses pareilles à des choux. Question de quantité, à laquelle d'ailleurs on peut, avec de la bonne volonté, ne pas trop découvrir d'inconvénients. Mais pendant combien d'années encore consentira-t-on à trouver convenable que les violettes soient violettes et les bleuets bleus ? Le des Esseintes de J.-K. Huysmans aura été, à ce point de vue, un précurseur. L'œuvre de la création ne nous suffit plus. Il est indispensable de la retoucher. Du moins, certains le croient.

Encore un demi-siècle et peut-être nous faudra-t-il rechercher la couleur et le parfum perdus de l'œillet. Car tout est là, et dès qu'on a fini on recommence. Je ne m'en plains pas. La vie serait, en effet, bien ennuyeuse si nous n'avions pas nos petites curiosités et quelques-uns — je n'écris pas tous — nos petits travers. Et puis, c'est à tout prendre, une joie que de s'entendre demander par une femme à laquelle on vient d'offrir un bouquet :

— Comment appelle-t-on ces fleurs si gracieuses et si rares que vous m'apportez, cher monsieur ?

Oui, c'est une bien grande joie si les fleurs sont tout bonnement des roses, de ces pauvres roses qu'on trouve banales et qu'on ne veut plus connaître.

GRIFF.

Une cabaretière assommée à coups de marteau
A ROUBAIX

Un jardinier tente de tuer sa propriétaire. - Le meurtrier prétend qu'il a agi poussé par la jalousie. -- L'enquête établit qu'il se proposait de la voler et de s'enfuir ensuite en Belgique

La ville de Roubaix, si calme d'ordinaire, a été mise en émoi, hier, par une tentative de crime. Crime passionnel, déclare le coupable, crime passionnel, répète-t-on à la rue. Crime très peu passionnel, crime banal, dira-t-on, lorsque nous aurons mis *les choses au point.*

Une cabaretière, veuve depuis quelques mois, avait eu l'imprudence de prendre comme locataires des hommes qui espéraient, sans passer par la mairie, remplacer celui qui dormait au cimetière son dernier sommeil et comme elle ne répondait pas aux désirs de l'un d'eux, celui-ci, pour prouver à la cabaretière l'amour qu'il *avait pour elle, lui a porté quelques coups* de marteau qui faillirent l'envoyer rejoindre *son mari.*

L'hôtesse du « Père-Lachaise »

Mais, n'anticipons pas, et reprenons l'affaire à son début.

Il nous faut tout d'abord présenter la victime, Mme veuve Fallez, âgée de trente-quatre ans, une accorte personne dont l'estaminet bien connu et fort *fréquenté*, porte l'enseigne « Au Père Lachaise » et se trouve tout auprès du *cimetière.*

Chaque enterrement apportait son *contingent de braves gens qui venaient joyeusement* boire un verre à la santé du défunt qu'on *venait de mettre sous quelques* pieds de terre. La patronne était affable, elle avait un mot aimable pour tous les clients et rien ne faisait prévoir l'horrible drame qui allait se passer dans le cabaret le plus paisible que la ville de Roubaix put connaître.

Le pensionnaire amoureux

Malheureusement, comme nous l'avons dit, Mme Fallez *avait des locataires* et comme elle avait toujours la mine souriante, ses locataires se figuraient qu'ils pouvaient tout oser.

L'un d'eux surtout, Edgard Andelhof, âgé de 33 ans, ouvrier *jardinier*, se figurait que l'estaminet lui appartenait sous prétexte que la cabaretière causait avec lui plus facilement qu'avec tout autre.

Employé à la Société Horticole de Croix, il gagnait, comme on dit, de fort belles semaines.

Son loyer était toujours payé « recta » et depuis dix-huit mois qu'il habitait au Père-Lachaise on ne pouvait lui *reprocher* qu'un peu trop d'assiduité auprès du comptoir.

Il avait du reste été renvoyé de chez un *horticulteur pour avoir* un lendemain de noce brisé quelques pots de fleurs destinés à un client de la maison.

Le tribunal de simple police devant lequel l'affaire fut portée le condamna même pour ivresse et dommage à la propriété d'autrui.

A la société horticole de Croix, où, du reste, on était très content de ses services, ce fut encore son intempérance, son amour immodéré du genièvre qui le fit congédier.

Il était donc sans travail et se déclarait prêt à regagner sa ville natale, la ville de Gand lorsque l'idée lui vint de commettre le crime qui devait le faire conduire à Lille où il est peut-être à l'heure actuelle, mais où il sera certainement aujourd'hui.

De la jalousie au crime

A Mouvaux, dit-il, il était amoureux de Mme Fallez. Il lui avait exprimé devant le *comptoir, entre deux tournées de genièvre*, l'amour qu'il ressentait pour elle, amour profond *dira-t-il* devant le commissaire, amour sauvage, amour qui ne pouvait accepter aucun partage.

Or il avait cru voir, il avait cru comprendre par l'attitude de Mme Fallez et par ses propos, qu'un *marbrier*, son voisin de chambre, lui était préféré.

Il se fit plus pressant, il se fit plus galant et mis à la porte de la Société horticole de Croix il ne quitta plus, c'est le cas de le dire, les jupons de sa propriétaire.

Allait-elle à l'estaminet, il rôdait autour des tables, toisant les clients, s'asseyant auprès d'eux, se mêlant à leur conversation, *se comportant, en un mot, comme le maître* de la maison.

Mme Fallez ne lui cacha pas que ces manières ne lui plaisaient pas beaucoup, ce qui contribua encore à augmenter la jalousie du jardinier, si toutefois il y avait jalousie.

Son attitude devint dès lors menaçante. Il parlait haut et lorsqu'il avait bu il criait fort.

Cependant, ces temps derniers il cessa de montrer les dents, le loup se fit mouton, et la débitante n'eut pas d'aide plus empressé, de serviteur plus correct et plus dévoué que son locataire.

Hier matin il se leva assez tard, ayant attendu pour descendre que son voisin de chambre fût parti travailler.

Sûr d'être seul dans la maison avec Mme Fallez il souleva les couvertures, sauta dans le couloir, s'empara de toutes les clefs après avoir soigneusement fermé les portes, puis le sourire sur les lèvres et la bouche en cœur descendit faire ses offres de services à la cabaretière qui lavait la vaisselle.

Le Drame

Que se passa-t-il alors ? c'est ce que personne ne pourrait dire au juste. Mme Fallez ne peut plus parler, les voisins doivent se borner à dire qu'ils entendirent appeler au secours.

Il nous faut donc nous borner à tabler sur les déclarations du meurtrier, déclarations qui du reste semblent assez embarrassantes et sont loin d'être à son avantage.

Je ne sais, dit-il, ce qui me passa par la tête. La vaisselle faite je passais dans la chambre proche de celle dans laquelle se *trouvait la patronne*, je m'emparai d'un marteau qui se trouvait à la porte de la cave, puis revenant, *je m'approchai* de Mme Fallez. Elle était penchée sur la table.

— Vous avez assez ri, lui dis-je.

Elle ne répondit pas. Alors je frappai avec le marteau à la tête, dans le but de la tuer.

Telle est la version du meurtrier qui *pleure en racontant sa petite histoire* et s'arrête de temps à autre pour demander si sa *victime est morte.*

Mais auprès de ses déclarations, il y a celles des témoins.

M. Duforest, peintre-décorateur, dont la maison touche celle de Mme Fallez a *entendu celle-ci appeler au secours*. Il s'est aussitôt précipité vers l'endroit d'où *venaient les appels ; il a essayé d'entrer mais* il n'a pu car la porte était fermée à clef.

Si, dit-on, le jardinier jaloux avait voulu tuer — tel Antony — la personne qui lui résistait il n'eût pas pris la précaution de fermer la porte d'entrée.

C'est, dit-il, parce que la cabaretière criait que *je me suis précipité vers la porte et que j'ai instinctivement tourné la clef.*

Autre chose, disent encore les témoins qui parvinrent malgré tout à entrer dans la place. Ce n'est pas dans la chambre, ce n'est pas près de la table que Mme Fallez fut assommée à coups de marteau, c'est dans la cage de l'escalier.

En effet, c'est là que l'on trouve du sang. Il est absolument impossible de pénétrer sans marcher dans une mare rouge.

A cela le meurtrier ne trouve rien à répondre.

Je ne voulais pas, se borne-t-il à dire, que cette femme appartînt à un autre.

Il avoue, du reste, que rien dans les manières de sa victime, que rien dans ses paroles, que rien dans les conversations qu'ils eurent ensemble ne put lui permettre une espérance.

L'amoureux voulait... voler

Comme un leit motiv cette phrase revient toujours : « Elle m'a dit qu'elle avait rêvé et comme j'ai cru comprendre que c'était de moi je lui ai répondu que moi aussi j'avais rêvé. J'avais rêvé d'elle, j'en rêve toutes les nuits. »

Résumons. Andelhof était si peu amoureux qu'il était décidé à partir en Belgique. Depuis quelques jours, il ne travaillait plus. Il était complètement à bout de ressources. Or il savait que sa propriétaire possédait de l'argent.

Le marteau fut apporté par lui la veille du crime à l'endroit où il devait le prendre pour frapper.

Tout porte donc à croire que si Mme Fallez n'avait pas crié, que si l'on n'avait pas entendu ses appels, il montait dans une des chambres dont il possédait les clefs et s'emparait du coffret contenant la forte somme.

Les blessures de la victime

Ceci dit, voici ce que déclare le docteur qui a donné des soins à la victime de ce *drame.*

Elle a reçu sept à huit coups de marteau, coups ayant produit des plaies contuses avec décollement du cuir chevelu, quatre plus fortement frappés ont produit des enfoncements osseux avec fêlures.

De plus on constata une contusion orbitale de *l'œil gauche et une morsure grave* à la main gauche.

C'est à peine si Mme Fallez put raconter au commissaire ce qui s'était passé. Transportée sur un lit, elle est restée depuis l'agression précédée ou suivie de viol, dit-on, sans connaissance. Autour d'elle ses parents veillent, attendant qu'elle prononce une parole qui peut-être ne viendra jamais.

On désespère, en effet, de la voir sortir du coma dans lequel elle se trouva.